

STARS ET FILMS

TOUS LES JEUDIS

N° 161. 7-7-49.

# FILM COMPLET

16 PAGES 8 FRANCS

**"JE SUIS UN FUGITIF"**

AVEC  
**TREVOR HOWARD**



**Jody et le Faon**

AVEC GREGORY PECK. JANE WYMAN. CLAUDE JARMAN JR

Imprimé en France.



**(They made me a fugitive)**  
**Un film des ARTISTES ASSOCIÉS**  
 D'après la nouvelle de Jackson BUDD  
 Scénario de Noël LANGLEY  
 Mise en scène de CAVALCANTI  
 Producteur : N. A. BRONSTEN  
 Film raconté par Ray SOMLEY

DISTRIBUTION :

Sally Connor..... SALLY GRAY.  
 Clem Morgan..... TREVOR HOWARD.  
 Nancy..... GRIFFITH JONES.

**CHAPITRE PREMIER**

**P**OUR quiconque passait devant, cette boutique d'un quartier suburbain de Londres n'attirait pas particulièrement l'attention. C'était un magasin de pompes funèbres semblable à beaucoup d'autres, avec, en vitrine, des maquettes de monuments funéraires, des cercueils en réduction et des spécimens de lettres de faire-part.

L'inscription peinte sur le fronton de la devanture stipulait qu'il s'agissait du siège de la « Compagnie de l'entreprise Valhalla » et, sur le toit de l'immeuble, trois gigantesques lettres en tôle

découpée : « R. I. P. » évoquaient le repos dans la paix qu'apporte seule la mort.

Chaque jour, des hommes, strictement vêtus de noir et suivant lentement quelque corbillard, s'arrêtaient devant l'entreprise Valhalla et déchargeaient avec de pieuses précautions un cercueil que saluaient respectueusement les rares passants de cette rue assez peu fréquentée.

Si maigrement fréquentée que l'on pouvait se demander si l'entreprise Valhalla était bien placée pour attirer la clientèle, non pas des morts, à qui nul ne demande leur avis, du moins des vivants, qui semblaient peu nombreux dans le quartier.

Pourtant, les affaires étaient assez prospères, à en juger sur les apparences, c'est-à-dire sur la tenue et sur la mine du patron et du personnel de la maison.

Le directeur et administrateur, M. Narcy, un beau et grand gaillard, était toujours tiré à quatre épingles, arborait des chemises de soie largement brodées à son chiffre et fréquentait les bars les plus cotés en compagnie de jeunes femmes élégantes vis-à-vis desquelles il se montrait désinvoltement généreux. La favorite du moment était une fort jolie blonde, Sally Connor, figurante de music-hall.

La secrétaire du Valhalla était une vieille dame d'aspect fort respectable n'eût été son habitude de fumer sans arrêt des cigarettes; cigarettes de luxe, il est vrai.

Quant aux employés de l'entreprise, ils étaient une demi-douzaine qui inspiraient plutôt l'envie que la pitié.

En fait, cette prospérité ne provenait que fort peu du commerce des pompes funèbres. Et le passant qui se découvrait devant les cercueils entrant et sortant du Valhalla aurait été passablement étonné s'il en avait connu le contenu qui, le plus souvent, consistait en marchandises fort cotées au marché noir : bas de nylon, cigarettes, et autres produits moins anodins et dont, au surplus, l'origine n'était pas toujours des plus régulières.

Car le très correct M. Narcy n'était autre chose que le chef d'une bande de gangsters sans scrupules exagérés et, plus que de ne rien prendre à autrui, soucieux de ne point être pris.

C'était pourtant un « accident du travail » à l'abri duquel ils n'étaient pas, ce qui obligeait leur chef à compléter de temps à autre son équipe.

Ce jour-là, comme il finissait de procéder à la réception d'un cercueil rempli en réalité de cigarettes, Narcy communiqua à ses hommes une décision qu'il venait de prendre :

— J'ai découvert un type tout à fait bien : un ancien pilote de la Royal Air Force, avec je ne sais combien de citations et de médailles, mais aussi beaucoup de besoins... et peu d'argent. Je l'ai amené à l'idée de travailler avec nous.

— Mauvais, ça, les débutants, se permit de remarquer à mi-voix un des pseudo-croque-morts.

— Ferme ça, la Crevette, coupa Narcy qui n'aimait pas la contradiction. Tu n'es plus un débutant, mais tu ne serais jamais qu'un piètre bonhomme, un maladroit

Abonnements : | France : un an..... 400 fr. — Six mois..... 200 fr.  
 | Etranger : un an..... 650 fr. — Six mois..... 325 fr.  
 Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X<sup>e</sup>).

En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

et un dégonflé, tremblant devant ta petite amie Dora comme devant les flics.

» D'ailleurs, tu sais que lorsque j'ai décidé quelque chose, je n'y reviens pas. Notre nouveau compagnon, qui s'appelle Clem Morgan, entrera en fonctions demain. Outre que je suis certain qu'il a de l'étoffe, son passé militaire pourra nous servir : en cas de coup dur, nous le mettrons en avant : les juges sont toujours plus indulgents pour les héros.

## CHAPITRE II

Narcy ne s'était pas trompé en ce qui concernait et les difficultés d'argent de Clem Morgan et ses aptitudes. L'ancien pilote, plus trapu que son nouveau patron, était d'une force peu commune. D'autre part, il possédait des réflexes naturels encore développés par les années passées dans l'aviation, où ils jouent un rôle prépondérant.

Ces rares moyens physiques étaient au service d'une intelligence aiguë dont la seule lacune — la plus grande qualité, aurait dit Narcy — était une complète absence de sens moral lorsqu'il s'agissait de satisfaire des besoins qu'il considérait comme des minima.

Ses états de service militaire auraient pu lui procurer une situation régulière, mais il estimait, en disciple conscient ou non de Nietzsche, que la vraie vie, c'est de vivre dangereusement... et largement.

Lorsqu'il avait rencontré Narcy, Morgan finissait de dilapider ses dernières livres sterling en compagnie d'une jolie fille platinée. Cette Ellen avait, elle aussi, des appétits de luxe qui ne pesèrent pas peu dans la décision de Clem de « travailler » avec l'entrepreneur des pompes funèbres... et de combinaisons en marge de la loi.

Mais, si Narcy avait calculé juste quant à la valeur de sa recrue, il s'était complètement trompé sur la souplesse de son caractère.

Esprit en perpétuelle rébellion contre la société, Clem était peu porté à accepter l'obéissance passive qu'exigeait Narcy de sa bande.

Il s'ensuivit rapidement entre les deux hommes des heurts de plus en plus graves.

Un matin où, dans la boutique du Valhalla, Narcy et ses complices inventoriaient le contenu d'un cerceuil, Morgan, avisant des boîtes éparpillées au milieu des bas de soie qui composaient la livraison :

— Qu'est-ce que cela ?

— T'occupe pas, fit Narcy. Quelques paquets de « coco » qu'un copain m'a demandé de lui procurer.

— Écoute, Narcy, interrompit Morgan, il y a des boulots auxquels je ne veux pas être mêlé. Bas de soie, cigarettes, tissus, achetés et vendus régulièrement ou non, je m'en moque, et c'est pour ça que je me suis associé à toi. Mais trafic de stupéfiants, je ne marche pas ; d'ailleurs, ça n'est pas dans nos conventions, ensuite, la justice ne badine pas sur ce genre de travail.

— Ça va, ça va, dit Narcy, de son ton le plus conciliant, car il ne voulait pas entrer en bagarre ouverte

*Narcy communiqua à ses hommes une décision qu'il venait de prendre.*



avec l'ancien aviateur. Je te dis que c'est exceptionnellement, pour obliger un ami.

» Parlons plutôt de notre affaire de ce soir. J'ai repéré un coup superbe dans un bâtiment des magasins généraux : du tout cuit ; entre deux rondes du veilleur de nuit, on rentre par une fenêtre ; en bas, la Crevette, dans l'auto, nous attend et deux d'entre nous font le guet ; on rafle une vingtaine de cartonnages faciles à manier, pas lourds, mais pleins de châles de valeur ; en un quart d'heure, on fait nos deux ou trois millions.

» Viens, Clem, je vais t'expliquer ça sur un plan que j'ai dessiné.

\*\*\*

Si Morgan avait mieux connu Narcy, il se serait étonné et méfié de le voir accepter aussi facilement, presque en s'excusant, un tel manquement à la discipline rigide qu'il imposait habituellement à ses acolytes.

Mais Clem crut simplement que Narcy s'inclinait devant le bien-fondé de son observation, alors qu'en réalité le chef de bande méditait une vengeance qui lui permettrait à la fois de se débarrasser d'un complice trop raisonnable et d'un rival encombrant, car depuis quelque temps déjà il avait jeté son dévolu sur la belle Ellen.

\*\*\*

Le soir venu, Narcy, Clem, la Crevette et deux autres membres de la bande, George et Bill, arrivèrent en voiture devant le bâtiment repéré.

Tandis que la Crevette restait au volant, moteur au ralenti, et que Narcy et George assuraient la surveillance, Clem et Bill s'engouffraient par la fenêtre choisie.

Quelques instants plus tard, ils reparaissaient porteurs chacun de deux colis qu'ils lancèrent à Narcy, qui les empila dans l'auto.

Le même manège se répéta encore deux fois ; mais, au moment où Clem repartait vers le fond du magasin pour chercher un quatrième chargement, Narcy, un sourire sardonique aux lèvres, déclencha sans être vu une des sonneries d'alarme disposées le long des murs du bâtiment. En même temps, il ralliait ses complices :

— George, Bill, sautez dans la voiture. Et toi, la Crevette, c'est le moment de nous montrer que tu sais conduire vite.

— Mais... Clem... bredouilla la Crevette.

— Clem ? Eh bien ! si se débrouillera. Et même s'il se fait prendre, mieux vaut un que cinq, sans compter la voiture et le butin... Allez, roule...

Mais ce colloque avait duré suffisamment pour que Morgan, alerté par la sonnerie, eût le temps de revenir à la fenêtre, de l'enjamber et de sauter à côté de la Crevette au moment où celui-ci, obéissant enfin à Narcy, démarrait.

Tout proches, des coups de sifflet perçaient la nuit. Au premier carrefour, un policeman surgit, barrant la route.

— Fonce, ordonna Narcy.

— Tu es fou ! hurla Morgan, tentant de s'emparer du volant auquel se cramponnait la Crevette.

Puis, il y eut deux chocs sourds, un crissement de pneus, une sorte de coup de canon, un bruit de vitres qui se brisent : dans la voiture, pour lui faire lâcher prise, Narcy avait assommé Clem d'un coup de matraque ; le policeman, heurté par la voiture, avait été étendu raide mort ; malgré un coup de volant désespéré, la Crevette n'avait pu éviter que l'auto s'écrasât contre un bec de gaz.

— Sauve qui peut, cria Narcy qui, pendant que la Crevette, George et Bill s'effrayaient de suivre le conseil, prit le temps de pousser le corps inanimé de Morgan à la place du conducteur et disparut dans la nuit derrière ses complices, juste à temps pour n'être pas vu par des policiers arrivant en auto.

## CHAPITRE III

La prison de Dartmoor est certainement un des plus sinistres bagnes que l'on puisse imaginer, destinée qu'elle est à des condamnés au *hard labour* pour crimes graves.

Mais aurait-elle été une geôle moins sévère que la volonté de Clem Morgan d'en sortir à tout prix n'aurait pas été moins grande ; d'abord, parce que le régime pénitentiaire concordait mal avec son besoin de liberté

pourcée à l'excès ; ensuite parce qu'il estimait avoir un petit compte à régler avec Narcy. Car s'il ne se souvenait pas très bien pourquoi il avait été retrouvé par la police évanoui au volant de l'auto qui venait de tuer un policeman, il était bien certain que ce n'était pas lui qui conduisait lors de l'accident qui lui avait valu quinze ans de travaux forcés.

Un jour qu'en attendant de partir au travail — des ouvrages d'assèchement d'une plaine marécageuse — Morgan ruminait de telles pensées, la porte de la cellule s'ouvrit et la voix du porte-clés appela :

— Clem Morgan, votre sœur vous attend au parloir.  
— Je n'ai pas de sœur, répliqua hargneusement Morgan, qui regretta aussitôt ces paroles irréfléchies : une pensée venait de traverser son esprit : c'était sans doute Ellen qui usait de ce subterfuge pour venir le voir.

— Suivez-moi, continua le gardien qui, indifférent, n'avait prêté nulle attention à ce que disait le prisonnier.  
» Dépêchez-vous, vous n'avez droit qu'à un quart d'heure. »

De ce droit, Clem Morgan n'usa même pas. Car la femme qu'il vit de l'autre côté du grillage coupant en deux l'espèce de cabine dans laquelle le gardien l'avait poussé puis enfermé, cette femme n'était pas Ellen, mais Sally Connor, la maîtresse de Narcy, qu'il avait rencontrée quelquefois avec le chef de bande.

— Que venez-vous faire ici ? grince Morgan tandis que Sally restait interdite par un tel accueil.

» Votre cher Narcy vous a sans doute chargée de m'apporter de belles promesses pour quand je sortirai d'ici, dans quelque quatorze ans, si j'en sors autrement qu'entre quatre planches, ainsi qu'il l'espère sans doute.

» Eh bien ! Vous pouvez lui dire de ne pas se faire d'illusions : mon premier soin, quand je quitterai ce charmant séjour — et cela plus tôt peut-être que vous ne le souhaitez tous — sera d'aller lui demander quelques explications. Sur ce, bonsoir, je n'ai rien d'autre à vous dire et je vous ai assez vue.

— Une minute, je vous prie, Clem Morgan, dit très calmement la belle visiteuse.

» Je ne suis pas ici de la part de Narcy, qui n'est plus mon amant depuis que, profitant de votre arrestation, il est devenu celui de votre maîtresse, Ellen, mais pour vous dire que je suis persuadée de votre innocence. La Crevette a raconté à son amie Dora ce qui s'est passé et, s'il n'était pas terrorisé par Narcy, il aurait tout révélé à la justice. Si je le peux, je suis prête à vous aider...

— ... Et à me pousser à m'évader, à seule fin qu'une balle des gardiens ou de la police vienne débarrasser votre Narcy de ma gênante personne. Vous m'avez bien pris pour un idiot.

— Pas jusqu'à présent, fit doucement Sally, mais maintenant, c'est fait.

Semblable calme déchaîna Morgan, qui fit un tel vacarme que le gardien dut l'entraîner vers sa cellule tandis que Sally Connor s'en allait, désolée de l'insuccès de sa démarche.

\*\*\*

Celle-ci eut d'ailleurs un premier résultat : ayant

*La Crevette n'avait pu éviter que l'auto s'écrasât contre un bec de gaz.*



appris — par un bavardage inconsidéré de Dora, la maîtresse de la Crevette, brave fille, mais pas très prudente dans ses conversations — que Sally était allée visiter Morgan, Narcy fit irruption, le lendemain soir, après le spectacle, dans la loge de la jeune artiste, et la roua de coups, lui promettant de recommencer si elle se mêlait à nouveau de ses affaires, ce qu'elle se jura bien à elle-même de ne plus jamais faire.

## CHAPITRE IV

La deuxième conséquence de la visite de Sally à Dartmoor ne se fit guère attendre.

Narcy en eut la désagréable surprise, un matin, alors qu'il s'appretait à prendre son petit déjeuner, en compagnie d'Ellen, dans son coquet appartement, où il l'avait installée.

Entre deux airs de jazz, le poste de radio lança cette information :

— Un dangereux criminel, Clem Morgan, s'est évadé hier après-midi de la prison de Dartmoor où il purgeait une peine de quinze ans de *hard labour* pour avoir écrasé un agent de police qui tentait de l'arrêter alors qu'il fuyait, après un cambriolage.

» Le fugitif a été vu peu après, à quelque distance de la prison, par un paysan à qui il venait de voler un imperméable et un chapeau, et qui lui a tiré un coup de fusil.

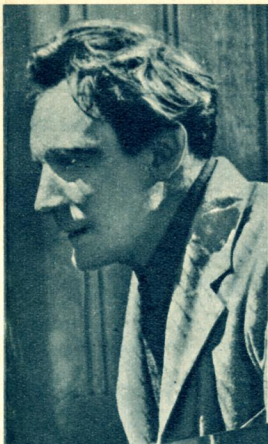
» Des barrages sont établis dans toute la région et l'arrestation du forçat n'est plus qu'une question d'heures. »

— On dit toujours cela. Mais la police est si mal faite — et j'en sais quelque chose — qu'il ne faut pas trop s'y fier, dit Narcy à Ellen.

» L'animal est bien capable d'arriver jusqu'à Londres, de faire parler la Crevette et de venir me chercher une querelle dont je n'ai d'ailleurs peur que dans la mesure où elle attirerait sur nous l'attention des policiers.

» C'est pourquoi je crois plus prudent de changer un peu d'air, jusqu'à ce que Morgan se fasse reprendre. En attendant, je vais donner à mes hommes l'ordre de ne plus se rencontrer à la boutique du Valhalla, que nous fermons « pour cause de transformations ». Et nous adopterons un autre lieu de rendez-vous, dans une vieille bicoque que je possède du côté des docks.

» D'autre part, je vais commander à ce paresseux de George de me ramener tout de suite la Crevette, qui a



*Que venez-vous faire ici ? grinça Morgan tandis que Sally restait interdite par un tel accueil.*

disparu de la circulation depuis quelque temps.

« Ce monsieur a, paraît-il, des remords de conscience. Aussi longtemps que Clem était sous les verrous, il n'y avait rien à craindre de la Crevette, il a bien trop peur de ma vengeance pour aller raconter nos petites affaires à la police. Mais, si Clem réussit à le retrouver, il est bien capable de le forcer à faire des déclarations qui compliqueraient la situation.



*— La police est si mal faite qu'il ne faut pas trop s'y fier, dit Nancy à Ellen.*

« Il me faut donc mettre la Crevette à l'abri de toute possibilité de bavarder. »

Pendant que Nancy préparait ainsi son plan de bataille, ou plutôt de défense, Morgan errait à travers la campagne, vivant de légumes crus arrachés en quelque potager, dormant de jour dans les fourrés et marchant la nuit avec une farouche volonté, celle d'atteindre Londres ; là, il espérait bien se perdre dans l'immense ville, où la recherche d'un homme équivaut un peu à celle d'une aiguille dans un tas de foin.

Au début de la troisième nuit, exténué de faim et de fatigue, il fut attiré par la lueur d'une baie largement ouverte au rez-de-chaussée d'une villa isolée, à quelques centaines de mètres d'une route.

Étouffant le bruit de ses pas, il marcha jusqu'à la fenêtre ; dans la pièce, une femme jouait du piano avec tant d'attention qu'elle n'entendit même pas Clem

Morgan lorsque, ayant enjambé la balustrade, il pénétra dans la pièce.

C'est seulement lorsqu'il fut à un mètre de la musicienne qu'elle se retourna, comme si elle avait senti une présence derrière elle.

Elle n'eut d'ailleurs ni un cri d'alarme ni un geste d'effroi avant même que Morgan lui eût dit :

— N'ayez pas peur, je ne vous veux aucun mal. Mais n'essayez pas d'appeler, si vous n'êtes pas seule ici, car cela tournerait mal.

— Je n'ai pas peur et n'ai aucune intention d'appeler, fit-elle très posément. Vous êtes le forçat évadé de Dartmoor.

— On ne peut rien vous cacher et, puisque vous êtes si bien renseignée, vous devez comprendre que j'ai faim et que j'ai un réel besoin de faire un peu de toilette. Mais vous n'avez pas répondu à ma question : êtes-vous seule ici ?

— Quelle importance cela a-t-il pour vous ? Je vous garantis que vous sortirez libre d'ici, après vous être rasé, avoir pris un bain, avoir changé de costume — car votre signalement est donné partout — et vous être restauré.

« Venez, je vais vous montrer le chemin. »

Arrivé au pied d'un escalier, Morgan eut un moment d'hésitation et fixa son hôtesse :

— Qu'est-ce qui me prouve que vous n'allez pas profiter de ce que je serai là-haut pour appeler au secours ?

— Je l'aurais déjà fait si cela était dans mes intentions. Mais vous n'auriez plus pu me rendre un service que je vous demanderai tout à l'heure.

« Allez sans crainte. Montez, c'est la porte en face de vous. Je vais vous apporter des vêtements. »

« Au point où j'en suis, pensa Clem, je ne risque pas grand'chose. »

Il poussa pourtant le verrou de la salle de bain avant d'ouvrir les robinets.

♦♦

Lorsqu'il descendit, une demi-heure plus tard, Clem Morgan n'était plus le fugitif dont le signalement courait depuis trois jours sur les fils du

*Arrivé au pied d'un escalier, Morgan eut un moment d'hésitation et fixa son hôtesse.*



télégraphe et du téléphone et sur les ondes de la radio. Devant la porte de la salle de bain, il avait trouvé un confortable costume de sport, une chemise immaculée, une cravate.

Rasé, ragaillardisé par ses ablutions, l'ancien pilote s'assit devant une table amplement garnie et se mit en devoir de faire honneur à son premier repas réel depuis trois jours.

La femme le regardait faire lorsque la porte s'ouvrit derrière Clem, qui se retourna, prêt à bondir.

— Je vous demande pardon, ma chère amie, fit d'une voix pâteuse le nouveau venu en s'arc-boutant au chambranle, je ne savais pas que vous aviez des invités. Excusez-moi de vous avoir dérangés.

Et, très digne, mais titubant, l'homme repartit vers l'escalier.

La femme haussa les épaules et dit simplement :  
— C'est mon mari.

— Je vous ai préparé quelques provisions, poursuivit-elle du même ton uni. Mettez-les dans vos poches.

En prenant les sandwichs que lui désignait son hôte, Clem découvrit un revolver.

— Que voulez-vous que je fasse de cela ?

— N'avez-vous jamais tué un homme ?

— Certainement pas.

— Pas même un certain policeman ?

— Je croyais que vous aviez compris que j'étais innocent.

— Et lors de la guerre ?

— C'est une piètre excuse, mais c'était la guerre.

— Alors, si le service que je voulais vous demander...

— ... Consistait à tuer le monsieur que j'ai entrevu tout à l'heure, mille regrets, chère madame, mais, en dépit de toute ma reconnaissance, ne comptez pas sur moi pour ce genre de travail.

La femme eut un geste de furieux dépit et s'avança, menaçante, vers Clem, qui tenait toujours le revolver.

— Lâche, vous êtes non seulement un bandit, mais un lâche.

— Navré de vous décevoir, chère madame, et de prendre congé sur une aussi mauvaise impression, dit Clem, se dirigeant vers la baie toujours ouverte.

— Et merci tout de même pour tant de bontés, cria-t-il après avoir sauté dans le jardin et jeté le revolver dans la pièce.

La femme ramassa l'arme, écouta décroître le bruit des pas rapides de Morgan, puis, quand elle estima qu'il était assez loin pour ne plus rien entendre, alla au pied de l'escalier et se mit à appeler.

Au bout d'un assez long moment, un glissement de pantoufles se fit entendre et, en haut des marches, le mari apparut, en pyjama, encore plus titubant que ne l'avait vu Clem.

— Qu'y a-t-il, Émilie ?

Il ne devait jamais le savoir, car, aussi posément que si elle avait visé une cible, la femme déchargeait vers lui tout le contenu du barillet, continuant à tirer sur le corps qui s'était écroulé dès la première balle.

## CHAPITRE V

Le lendemain, la presse et la radio annonçaient que le fugitif de Dartmoor avait deux nouveaux forfaits sur la conscience.

Tout d'abord, l'assassinat d'un brave homme du nom de Smith, dont la femme avait ensuite dû, sous la menace de l'arme du crime, livrer au meurtrier des vêtements et lui fournir des vivres.

En suite, l'attaque d'un conducteur de camion qui avait eu la malencontreuse idée d'accepter à son bord un homme vêtu d'un élégant costume de sport et qui faisait de l'auto-stop.

Le conducteur s'était retrouvé sérieusement étourdi dans un fossé de la route de Londres, à plusieurs milles de toute agglomération, ce qui l'avait empêché de signaler le fait avant le lendemain matin.

Quant au camion, son passage avait été relevé au cours de la nuit par divers barrages de police où le chauffeur avait présenté des papiers parfaitement en règle.

Aux dernières nouvelles, aucun doute n'était plus possible : Clem Morgan avait réussi à regagner Londres. Il restait à le retrouver.



*Dora, les yeux exorbités de terreur, regardait venir le tortionnaire dont elle connaissait la terrible réputation.*

\*\*\*

L'inspecteur-chef Brown, qui avait naguère enquêté sur la mort du policeman, avait alors orienté ses investigations du côté de la bande du Valhalla.

Mais Nancy et ses hommes possédaient tous des alibis formels et Brown avait dû renoncer à les impliquer dans l'affaire. Il n'avait pas renoncé pour autant à ses soupçons, et il faisait surveiller l'entrepreneur des pompes funèbres. Surtout depuis qu'il avait pu identifier Sally Connor dans la pseudo-sœur de Morgan venue le visiter à Dartmoor.

Lorsqu'il fut informé du retour présumé du forçat, sa première pensée fut d'aller rendre une petite visite à la jeune femme.

De son côté, Nancy, ayant

*Poussant devant lui Sally comme un bouclier, Nancy s'avança, pistolet au poing.*



capté un message de la police annonçant la présence de Morgan à Londres, avait eu, lui aussi, l'idée que son ancien associé chercherait à prendre contact avec Sally, et il avait décidé d'aller donner un nouvel avertissement à sa ancienne amie quant aux dangers de tout bavardage.

Le policier et le chef de bande se retrouvèrent donc tous deux devant la porte de Sally, au moment où Nancy, arrivé le premier et furieux de ne pas obtenir de réponse, s'appretait à entrer de force.

La venue de Brown l'obligea à renoncer à son projet et à s'éclipser sans insister. Quant au policier, démuné de mandat de perquisition, il décida d'aller en chercher un.

L'intuition des deux adversaires était bonne. Tandis qu'ils frappaient vainement à la porte, deux êtres retenaient leurs respirations de l'autre côté de la cloison : en effet, dès son arrivée dans la capitale, Glem s'était mis en quête de la Crevette et, pour obtenir son adresse, avait songé à sa visiteuse de Dartmoor, dont il connaissait le domicile.

Sally Connor l'avait accueilli sans surprise, mais sans joie :

— J'ai pris la résolution de ne plus me mêler de cette affaire, avait-elle déclaré.

— Vous m'avez pourtant promis de m'aider à prouver mon innocence.

— C'était avant le meurtre de M. Smith.

— Mais je n'y suis pour rien, avait-il protesté.

Et il avait raconté son aventure de la nuit précédente. Son accent était si persuasif et, d'autre part, il paraissait si las, si faible, que Sally s'était laissée attendrir, surtout lorsque, ayant heurté un meuble de l'épaule, il avait laissé échapper un gémissement.

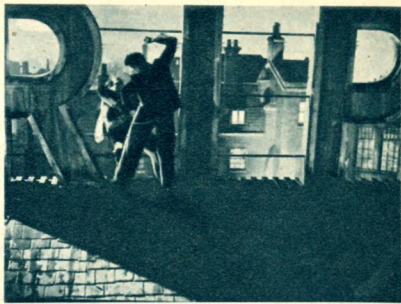
— C'est cette maudite décharge de chevrotine, avait-il dit pour s'excuser.

— Montrez-moi cela.

Infectée par quatre jours sans soins, la blessure n'était guère belle, et l'infirmière improvisée avait eu grand mal à surmonter sa répugnance pour enlever un par un, au moyen d'une pince à épiler, les plombs dont l'épaule était criblée.

Quant à Glem, lui lui avait fallu toute son énergie pour ne pas hurler de douleur ; et, lorsque tout fut fini, il resta un long moment étendu sur le lit de Sally avant de pouvoir se relever.

Il y parvint pourtant et, s'étant rhabillé, s'appretait à partir, lesté de quelque argent prêté par Sally,



Une lutte insensée s'engagea sur les tuiles glissantes.

réconforté par une cigarette et un verre d'alcool, lorsque Nancy puis Brown avaient frappé à la porte.

Glem et Sally attendirent, le cœur battant, que les deux hommes fussent repartis, puis le fugitif descendit posément l'escalier et se perdit dans la foule des promeneurs nocturnes.

A peine avait-il disparu que l'inspecteur Brown survint. Cette fois, Sally lui ouvrit. Tandis qu'elle protestait contre cette intrusion dans son domicile, Brown, furetant, découvrit la soucoupe où la pince à épiler et les chevrotines trahissaient le passage de Glem.

— Mille excuses, mademoiselle Connor, je dois vous demander de me suivre.

Sally n'avait qu'à s'incliner. Elle descendit donc avec le policier. Au moment où elle allait monter dans la voiture de l'inspecteur, un policeman survint tout essoufflé.

— Chef, la trace de Morgan est retrouvée et l'on attend vos ordres au district.

— Bien, j'y file et je vous envoie une voiture avec laquelle vous conduirez mademoiselle à Scotland Yard.

Sally ne devait pas arriver ce soir-là au fameux centre de la police londonienne, car quelques instants après, le policeman s'allongea de tout son long sur le trottoir et la jeune fille était jetée comme un paquet dans une auto qu'elle reconnut comme étant celle de Nancy.

— Alors, ma petite, fit doucement le bandit, on ne suit pas mes conseils, on s'occupe de mes affaires. Tant pis pour toi.

..

Deux agréables surprises attendaient Nancy à son arrivée dans son repaire des docks.

D'abord, un message de la police venait d'annoncer que Morgan était retrouvé.

D'autre part, furieux de ne pouvoir mettre la main sur la Crevette, George avait jugé bon d'enlever Dora, l'amie du disparu.

« Le chef se chargea bien de la faire parler », pensait-il, et il ne se trompait guère.

— Où est la Crevette ? interrogea sèchement le patron du Valhalla.

— Je n'en sais rien, gémit Dora.

— Je vais te rafraîchir la mémoire, dit Nancy en giffant la malheureuse, qui alla rouler sur le sol.

« A toi, Bill. Montre-nous cette fameuse ceinture garnie de médailles qui laissent de si belles empreintes sur les peaux sensibles comme celle de notre petite amie.

Dénouant sa ceinture de cuir, Bill, une brute taillée en armoire à glace, s'avança vers l'amie de la Crevette.

Dora, les yeux exorbités de terreur, regardait venir le tortionnaire dont elle connaissait la terrible réputation.

— Grâce, hurla-t-elle. J'ai peur... Pardon, Crevette... mais j'ai peur...

... Et elle donna l'adresse de l'hôtel où le pauvre bougre se terrait.

..

Une heure après, Bill revenait en se dandinant.

— Alors ? fit Nancy.

— Eh bien ! la Crevette ne savait pas nager. Il est





tombé dans la Tamise au cours d'une petite promenade que nous faisons ensemble.

Dora s'écroula, évanouie.

A ce moment, le poste de radio au moyen duquel Nancy et sa bande captaient les émissions de Scotland Yard lançait un message :

— A toutes les voitures de police : Clem Morgan s'est enfui à nouveau en direction de White Chapel. Reprendre les recherches.

— Par Jupiter ! hurla Nancy, ce cochon-là va nous valoir une catastrophe. Croyant que tout était terminé, je viens justement d'envoyer George au Valhalla pour préparer une « livraison ». Or Clem se dirige certainement vers notre ancien lieu de rendez-vous, et il va attirer dans le coin toute la police.

Il faut que nous débarrassons tout avant l'arrivée des flics.

Et si Morgan y vient, nous nous en débarrasserons aussi.

En route, vous autres. Et toi aussi, Sally, tu as voulu te mêler de notre travail, tu pourras te payer ce plaisir.

Narcy ne se doutait pas qu'il agissait exactement comme l'avait espéré l'inspecteur Brown, qui n'avait laissé filer Morgan que dans le but d'en faire un appât dans la souricière qu'était le Valhalla.

— Ça ne fait rien, conclut l'inspecteur Brown, s'adressant à Clem qui, adossé à une muraille, reprenait son souffle.

\*\*\*

Dans la boutique, George, sursautant au moindre bruit, préparait un cerceuil. C'est avec soulagement qu'il vit arriver ses camarades.

Mais il déchantait bien vite en apprenant quelle bagarre était en perspective.

Elle ne tarda d'ailleurs pas.

Cela débûta par une bouteille qui vint défoncer la glace de la devanture.

Poussant devant lui Sally comme un bouclier, Nancy s'avança, pistolet au poing.

Une seconde bouteille vint frapper la tête du bandit, qui lâcha son arme.

Et Clem Morgan surgit. Les forces décuplées par la rage, il bondissait d'un adversaire à l'autre, frappait de la tête, des pieds, des poings, de tout ce qui lui tombait sous la main.

Fou de terreur devant cet adversaire fonceur comme un taureau dans l'arène, Nancy crut trouver le salut dans une fuite éperdue vers les étages et le toit. Clem l'y rejoignit et une lutte insensée s'engagea sur les tuiles glissantes.

Finalement, un corps vint s'écraser au sol : celui du patron du Valhalla.

\*\*\*

— Allons, Nancy, un bon mouvement. Avouez que ce n'est pas Morgan qui a tué le policeman, fit l'inspecteur Brown, penché sur le moribond.

— Je vais... crever, hoqueta Nancy. Mais Morgan... ira crever... à Dartmoor... C'est lui... qui a fait le coup.

Et il se raidit dans une dernière convulsion.

Sally ne devait pas avoir plus de succès auprès de Bill et de George, que les agents embarquaient, assez mal en point, dans une voiture de police.

— Ça ne fait rien, conclut l'inspecteur Brown, s'adressant à Clem qui, adossé à une muraille, reprenait son souffle ; nous vous devons un trop beau coup de filet pour que je vous abandonne. Je vous emmène en prison, mais je vous jure bien que je vous en sortirai. D'autant que l'affaire Smith est classée en ce qui vous concerne : la femme a fini par avouer.

— Et moi, dit Sally simplement, je vous jure, Clem, que je vous attendrai.

FIN

## Un film d'amour

SOUS L'IMPULSION DES AMÉRICAINS, L'ANTIQUÉ JAPON SE MODERNISE DE PLUS EN PLUS...

ET LE GOUT POPULAIRE DU CINÉMA CONSOLE LES NIPPONS DES ÉPREUVES DE LA GUERRE, ET DE LA DÉFAITE, SI L'ON EN JUGE PAR LA GRACE DE CETTE SCÈNE D'AMOUR.

LA JOLIE STAR YUKIKO TODOROK RIVALISE D'ÉLÉ-



## du JAPON

GANCE AVEC SES SŒURS D'HOLLYWOOD, ET L'ACTEUR DOTARO MIZUSHIMA LUI DONNE LA RÉPLIQUE SOUS LES CÉRI-SIERS EN FLEUR.

LE FILM QU'ILS TOURNENT ENSEMBLE SE SIGNALÉ PAR UNE HARDIESSE JUSQU'ICI INCONNUE AU JAPON : UNE FEMME Y PARAÎT ENTIÈREMENT NUE.





Un film Metro-Goldwyn-Mayer en Technicolor.

Réalisateur : Clarence BROWN

Scénario de Paul OSBORN

D'après le célèbre roman de  
Marjorie Kinnan RAWLINGS

Film raconté par Mary Lysane.

DISTRIBUTION :

Penny Baxter .....	GRÉGORIE PECK.
Ory Baxter .....	JANE WYMAN.
Jody .....	CLAUDE JARMAN JR.

**E**n Floride, au cœur de la brousse, était un îlot civilisé, « l'îlot Baxter », du nom de celui qui avait porté la hache en ce coin de forêt vierge.

Aidé de son intrépide jeune femme, Penny Baxter avait sapé, arraché, nivelé, construit. Ah ! la nouvelle mariée avait été aussi vaillante à l'ouvrage que son époux. Ils eurent leur récompense avec ce bungalow solide, quasi confortable... un peu plus loin ces écuries... ces étables... et tout ce terrain à ensementer. Bien sûr ! il fallait défendre le détail contre les grands fauves de la forêt proche... protéger, contre les mêmes ennemis, les plants, le sol prêt à germer... Il fallait endurer la sécheresse et subir les dévastatrices pluies torrentielles... Mais Ory et Penny possédaient la foi qui fait vaincre et ils s'aimaient ! Aussi ne doutaient-ils pas d'arriver un jour à voir de belles récoltes s'engranger chez eux... Ils imaginaient les champs de coton, les champs de tabac qui enrichiraient leur domaine.

Une réalisation importante restait à accomplir : creuser un puits : alors, tout serait possible. On aurait de l'eau ! Il n'y aurait plus à compter goutte à goutte celle qu'il fallait rapporter de si loin ! On aurait de l'eau ! On pourrait boire et se laver à son aise ! Laver le linge chez soi ! Laver la vaisselle.

Ah ! les gens qui ont de l'eau à volonté n'imaginent pas ce que peut être le supplice d'en manquer.

Mais on parviendrait à s'accorder ce bien-être. Il suffisait d'un peu de chance... Il suffisait de s'entêter et de s'entêter encore.

Hélas ! Le puits rêvé, cette oasis de fraîcheur, semblait participer de la nature des mirages. Chaque fois que

l'on s'était cru près de l'avoir, un mauvais coup du sort renversait tout. Le courage ne manquait pas pour recommencer. Seulement, peu à peu, de saison en saison, d'année en année, l'humeur s'assombrissait. Ory, surtout, changeait... La gaie, la confiante petite épouse avait cessé de rire. Dure à la besogne comme autrefois, elle s'affairait avec la même vigilance, mais son visage contracté, sévère et triste, ne rappelait plus guère l'heureuse frimousse des premiers temps. Il faut dire que la vie lui avait été douloureuse. Aux difficultés matérielles incessamment renaissantes, s'étaient ajoutés d'inoubliables deuils. Elle avait perdu trois enfants ! Trois qui eussent peut-être vécu dans des conditions différentes, entourés de soins impossibles là... Trois petits enfants qui n'étaient plus que trois tombes à défendre contre les bêtes sauvages et contre la végétation dévorante. Trois tombes en bordure du clos.

Son dernier-né, Jody, avait été épargné. Et c'était un beau, sensible et bon petit garçon. Pourtant, la mère éprouvée ne semblait pas avoir rejeté sur lui les trésors inemployés de son cœur. Elle lui parlait avec sécheresse, sans ces élans, sans cette indulgence du commun des femmes pour leurs petits. Pourtant... pourtant... certaines fois... quand nul ne la voyait autour d'elle, et même après avoir grondé très fort, elle posait sur Jody un bref regard illuminé, adouci... Elle se reprenait bien vite, l'éclairement passager s'éteignait. Craignait-elle par trop de tendresse pour le vivant rendre jaloux les trois bambins déposés dont les ombres, peut-être, flottaient encore au lieu de leur courte vie ?

Craignait-elle d'attirer l'attention des mystérieux comptables de l'au-delà sur celui que le sort avait oublié ?

Penny percevait quelque chose du grand drame qui la broyait. Aussi n'avait-elle pour elle que douceur délicate et patience.

— Ta mère est un être admirable ! répétait-il à Jody. Toutefois, c'était auprès de lui que l'enfant trouvait ce qu'il ne recevait pas de sa mère.

— Entre hommes, il faut se soutenir ! était encore une phrase familière de Penn.

Quand il s'égarait trop loin dans la forêt, il se sentait fort, au retour, si son père était là — *pa*, comme il disait — pour répondre aux vertes sermons de *ma*. La forêt ! Elle était sa passion. Il s'y sentait en sécurité parmi les bêtes orgueilleuses ou furtives.

Ah ! *ma* pouvait bien appeler à tous les échos : *Jody ! Jo-o-dy !* Dans sa forteresse de verdure, il n'entendait rien des voix humaines.

Mais il aurait voulu rapporter à la maison l'un de ces animaux des bois : un ragondin, par exemple ! Un petit ragondin nouveau-né ! Serait-il vraiment impossible d'obtenir de *ma* qu'elle acceptât tel hôte gracieux ? Oui ! C'était impossible. Tellement impossible que *pa* lui-même, si souvent son efficace complice, se dérobait devant la tâche. Au lieu de soutenir Jody, qui cherchait à « amorcer », il coupait court à la préface plus ou moins habile de l'enfant. Personne ne comprenait donc ce besoin qu'il avait de posséder, à lui, dépendant de lui, une créature vivante ?

— Quelque chose qui soit à moi tout seul. *Pa*, quelque chose qui me suive toujours.

..\*

Jody demeura sur le seuil de l'étable, sidéré.

Enfin, il appela :

— *Pa ! Pa ! Pa ! Viens ! viens voir ce qui est arrivé. La porte de la grange avait été abattue. La génisse et son veau gisaient, tués, dans une flaque de sang.*

— *Qu'est-ce qui a fait ça, pa ?*

Baxter hochait la tête. Il avait tout de suite reconnu là le travail d'un ours... et de quel ours ! Seul le fameux Slewfoot était capable d'un tel attentat.

— *L'odieux Slewfoot ! Il tue... il tue... et il laisse là ce qu'il tue !*

— Mais aucun chien n'a aboyé, *pa* ?  
— Il n'existe pas de chien assez malin pour cet animal. Et, cette nuit, le vent l'a aidé. Oh ! il connaît son affaire.

Il s'agissait d'annoncer l'événement à Ory, et cela ce n'était pas commode ! Il leur fut épargné d'être les messagers du malheur. Ory franchissait à son tour le seuil dévasté. Elle aussi décala tout de suite la marque de Slewfoot.

— Tu vas la chercher, cette sale bête ? dit-elle, dévisageant durement son mari. Il acquiesça.

Jody voulut l'accompagner.

— *Y* penses-tu, petit ? C'est là une tâche d'homme.

— Est-ce que je ne suis pas un homme ? Soit ! Aussi bien, il fallait qu'il apprit le métier.

— C'est bon ! Détache le nouveau chiot, toi, *ma*, donne mon fusil et deux casse-croûtes.

→  
*— Entre hommes, il faut se soutenir.*

*La dure corvée de l'eau.*

\*\*\*  
Penn tenait en laisse, non sans peine, ses deux habituels chiens de chasse. Le troisième suivait à une allure de promenade. Derrière son père, marchait Jody dont le pas se ralentissait de temps à autre... Il semblait moins enthousiaste qu'au départ.

— *Pa* ? Le vieux Slewfoot a bien tué un homme, une fois ?

— On le dit, mon garçon !

— *Pa* ? Ton fusil est chargé ? *Pa*, est-ce que tu ne seras pas effrayé si nous le rattrapons ?

Tout à coup, Penny lâcha les chiens qui foncèrent en hurlant sur la trace relevée.

Le réflexe de Jody fut rapide : il se mit à grimper à un arbre.

Mais, quand son père l'eut invité à y demeurer — car les chiens avaient certainement débusqué la bête et le combat était commencé — Jody recouvra son courage. — Non, *pa* ! Je te suis.

Et, vaillamment, il embôla le pas à son père qui courait... L'épisode tragique se déroulait au bord d'une crique. Les deux chiens bondissaient comme des balles sur l'énorme bête. L'un d'eux l'avait agrippé à la gorge. Elle était en plein dans le champ de tir de Penny, qui visa... Malédiction ! Le fusil s'était enrayé. Et maintenant les chiens avaient le dessous. Penny essaya à nouveau de tirer. La décharge lui sauta au visage. Il resta quelques secondes aveuglé, criant toujours à ses courageuses bêtes de revenir.

— Rip ! Rip ! Ici ! Lillie ! Lillie !

Mais ni Rip ni Lillie ne renonçaient à leur proie démesurée. L'ours saisit la chienne d'un coup de gueule et l'envoya rouler avant de se jeter lui-même à l'eau et de se sauver à la nage. Rip allait l'imiter quand un appel plus impérieux de Penny, enfin, l'immobilisa.

Et la troupe des assaillants vaincus ne put que se



pencher au-dessus de leur blessée, de la courageuse Lillie étendue sur le sol, ventre ouvert.

— On va l'envelopper dans ma veste pour la ramener.

— Elle respire avec peine !

— C'est qu'elle a perdu beaucoup de sang. Nous la sauverons, mon petit !

Quant au « nouveau chiot », il avait fait marche arrière dès avant la bagarre.

On le retrouva, assis sur le devant du bungalow où l'accueil de *ma* ne fut pas des plus réconfortants. Elle s'inquiéta surtout de savoir à quel endroit son mari comptait installer la bête blessée.

— Chez Jody ! répliqua Pen. Je ne veux pas t'empêcher de dormir en le soignant. Au revoir, *ma*.

Le père et le fils couchèrent ensemble, évoquant la rude journée qu'ils avaient vécue jusqu'à ce que les protestations courroucées de *ma* les fissent taire... pour un moment. Car leurs nerfs surexcités les tenaient éveillés.

— A quoi penses-tu ? demanda Penn à voix basse.

— Je continue à marcher...

— Alors, la chasse à l'ours, ça te plaît ?

— Oui, maintenant que c'est fini !

— Je connais ça... J'ai été très fier de toi, tu sais ?

— Merci, *pa*.

Puis, traversant un autre silence, cette réflexion soupirée par Penny :

— C'est la loi... la loi implacable : « Tue ou crève de faim. »

Dès le lendemain, Baxter décida de se procurer un fusil convenable. Où prendrait-il l'argent ? Il avait son idée :

— Je vais essayer d'échanger le nouveau chien contre un fusil !

Y pensait-il ? Qui voudrait de ce chien, qui prenait la hasse pour une balade et détaillait au moment d'attaquer ?

— Tu oublies, dit-il à sa femme, que nous avons des voisins qui ont la folie des chiens ?

En voilà bien d'une autre ! Les Forrester ! Des bandits ! Des marauds ! Des voleurs !

Jody prit la défense de l'un des membres de cette redoutable famille.

— Fodderwing est gentil, ma ! Fodderwing est honnête.

— Gentil ! C'est un petit crétin !

— Non, ma ! Il ne parle pas comme tout le monde... Il voit des choses que personne ne voit... Mais il est intelligent.

Se signalant au loin par des clameurs forcenées, le bungalow des Forrester semblait être le champ d'une bataille sanglante.

Ni Penny, ni Jody, en croupe derrière son père, ne s'en émurent. C'était chose habituelle chez l'étrange famille que vouloir s'entretenir quand nul ennemi du dehors ne



Quelquefois, pourtant, elle posait sur Jody un regard illuminé, adouci.

fournissait un aliment à leur combativité. Même le nouveau chiot demeura impassible, tenu d'ailleurs précieusement dans les bras de Baxter. Cette arrivée apporta aux Forrester une diversion. Ils accoururent. Tous n'avaient pas déposé les symboles du guerrier. Alors, comme ils commençaient les règles de l'hospitalité, ils firent trêve. Penny sauta à terre, toujours son chien sur son cœur... Jody courait appeler Fodderwing, et le petit infirme se précipita le plus vite qu'il put. D'une maigre impressionnante, une jambe trop courte, il allait sur béquilles, et sa démarche tressautante évoquait une idée d'oiseau blessé. Il ne tenait pas à la terre, eût-on dit. On lui cherchait des ailes. Cet aparnage eût à peine paru insolite, tant le singulier garçon lui-même s'apparentait peu à l'ordinaire humanité.

Son monde n'était pas le nôtre. Il voyait ce que ne voient plus nos yeux grossiers. A travers les nuages, il apercevait les anges et, sur terre, les dryades et les sylphes partageaient ses jeux. Aussi, et comme tous ceux qu'une grâce mystérieuse a touchés, il aimait les bêtes et comprenait leur langage.

— Viens voir le joli petit oppossum que j'ai recueilli, dit-il tout de suite à Jody.

On fit ensuite visite à de mignons ragondins... Jody était à son affaire ! Pendant ce temps, les Forrester, massés autour de leur hôte, écoutaient, haletants, le récit de la chasse à l'ours.

— ... Alors, Jody et moi, on a couru derrière les chiens.

— Ah ! que j'aurais voulu voir ça !

— L'ours se balançait, là, devant nous. Les chiens...

— Celui-là en était ? demanda Lew, le plus hirsute des Forrester, désignant l'animal installé sur les genoux de Penny.

— Oui. Il en était, reconnu ce dernier.

— Ah ? Il sait flairer ? Il tient bien la proie ?

— Non ! non ! assura Baxter. Il est désolant. C'est un triste chasseur, à dire le vrai.

Mais tout en disant « le vrai » l'astucieux narrateur ne cessait de caresser l'animal.

Il y avait là quelque chose de bizarre qui donna l'éveil à Lew.

— Il a été blessé ? Tu le dorlotes comme un enfant ?

— Non ! non ! Il n'a rien du tout.

— Il vaut combien ?

Ses frères le firent taire. Ils voulaient entendre la suite du palpitant récit.

L'ours était là à se balancer sur son derrière. La chienne Lillie l'attrape par la gorge... Il la repousse... Je peux tirer, et qu'est-ce qui arrive ?

— Qu'est-ce qui arrive ?

— Tu l'as touché ?

— Allons ? dis !

— Mon fusil s'enraye ! laisse tomber l'infortuné chasseur. Vous voyez ça ? La Lillie qu'il va tuer, Rip qui s'éreinte et ce chien qui ne vaut rien... (nouvelle caresse sur les oreilles de l'incapable) et ce vieux fusil détraqué...

— Tu nous a menti, Baxter !

— Ho ! Personne n'a encore osé me dire ça, Lew !

Mais comme Lew parlait en le tenant en joue, il dut se borner à cette protestation.

— Deux chiens, continua l'autre à qui l'on n'en faisait pas accroire, n'ont pu mettre en fuite un animal de la taille de Slewoff. Ce chien-là y était. Il en a réchappé sans une seule blessure...

— Il s'en est tiré, mais...

— Il est joliment futé, en tout cas, pour s'en être tiré aussi facilement.

— Je te le répète qu'il ne vaut rien, Lew.

— Combien ?

— Tu ferais une mauvaise affaire.

— N'insiste pas ! appuyèrent ses frères. Si Penny veut le garder, c'est son droit : nous n'avons rien à dire.

— Quand je veux une chose, je la veux. Regarde bien ce fusil-là, Penny (il s'agissait de l'arme dont le canon restait dangereusement dirigé sur Penny). Ça vient d'Angle-



La génisse et son veau gisaient...



*Jody se mit à grimper.*

terre... Une merveille de fusil, facile à manier, tu le charges ici et voilà...

Joignant le geste à la parole, il tira sur l'étagère à vaisselle et fit mouche.

— Deux coups ! Tu vois le résultat. Allons ! Le fusil contre le chien, pas d'histoire !

Apparemment forcé dans ses retranchements et non sans avoir répété que le chien ne valait rien et que Lew n'aurait pas à le lui reprocher une fois qu'il s'apercevrait de son mauvais marché, Baxter finit par consentir.

Il s'était débarrassé d'un animal encombrant.

Il emportait le plus précis instrument de chasse qu'il eût jamais rêvé...

.\*

Restait à se munir de cartouches. Un voyage à la « ville » y pourvut. Mais ce voyage fut mémorable. Les Forrester, par hasard, se trouvaient là, et Lew, qui s'était vite rendu compte de la valeur du chien qu'il avait acheté, oublieux des réticences (il est vrai assez retorses) de son vendeur, avait juré de le mettre à mal dès la première rencontre. Elle eut lieu sur la placette. Jody voulut défendre son père. Les frères de Lew n'y purent tenir longtemps. Ce fut un beau baroud d'où chacun se releva tuméfié, ensanglanté.

Malgré la précaution qu'avait prise Baxter d'apporter à sa femme une pièce d'étoffe pour qu'elle pût remplacer la pauvre dernière robe qui avait quasi fondu à la lessive, malgré sa patience, ensuite, à servir de mannequin, Ory garda contre ses deux belligérants personnels une longue rancune...

Penny pensa qu'il en aurait raison le jour qu'il déposerait à ses pieds la dépouille de l'ours jusque-là invincible.

Ils repartirent, Jody et lui, et les deux valeureux chiens, car Lille, à peine remise, voulait être de la partie.

Cette fois, Penny avait en main le fusil qu'il fallait. Ah ! La première balle qu'il tira, déjà loin dans la forêt, ne fut pas pour Slewfoot. Elle fut pour un énorme

cobra. Las ! Le rampant venimeux avait eu le temps de lui enfoncer dans le poignet ses crochets.

Penn n'hésita pas. D'un large coup de couteau, il élargit la plaie, creusa, fouilla dans sa chair vive.

— Oh ! pa ! pa ! gémissait Jody.

Mais que pouvait-il faire autre que pleurer, impuissant. Soudain, une biche passa. Penn reprit son fusil et, malgré son bras mutilé, mit en joue. La bête tomba.

— Vite ! vite ! Jody ! Prends le couteau... Tire-lui le foie et le cœur. C'est ma seule chance.

Jody ne demanda pas d'explications. Il connaissait ces remèdes de chasseur... En deux temps, il eut rapporté le foie et le cœur de la biche abattue.

Penn les appliqua sur sa plaie béante.

— Oh ! pa ! Ça fait très mal ?

— On dirait un fer rouge !

— Et tu vas perdre tout ton sang !

— Il vaut mieux saigner qu'enfler. J'ai vu mourir quelqu'un dans ces conditions-là. Je sais de quoi il retourne.

Puis, après un pansement sommaire,

— Ecoute, petit. Il faut que je me dépêche. Toi... c'est très ennuyeux... tu vas courir chez les Forrester. Tu leur demanderas d'aller chercher le Dr Wilson. C'est mon unique chance. Tu entends ?

— Oh ! j'y vais, pa !

— Crie de loin, parle-leur du serpent avant qu'ils ne te tirent dessus.

— Sois tranquille !

— Garde-toi bien de Lew. Prie l'un d'eux de prendre cette route jusqu'à notre maison pour me ramasser, si je m'évanouissais. Hâte-toi, petit.

Et le petit s'élança, tandis que son père, titubant comme un homme ivre, partait à l'opposé...

Il avait eu raison de croire en cette solidarité qui, plus forte que les griefs occasionnels, liaient entre eux, dans la quotidienne bataille contre les bêtes, les hommes de la brousse.

Dès qu'ils eurent compris, les Forrester firent ce qu'il y avait à faire.

Le docteur amené, ils demeurèrent même auprès de Penn et d'Ory et de Jody jusqu'à cette minute bienheureuse où le malade ouvrit les yeux... parla... et fut reconnu sauvé !

Alors, seulement, ils reprirent toute leur rudesse pour rabrouer le rescapé qui les remerciait.

Jody, lui, paraisait, malgré sa joie, soucieux, et n'y tint pas longtemps.

— Pa, cette biche que tu as tuée ? Elle t'a sauvé la vie, n'est-ce pas ?

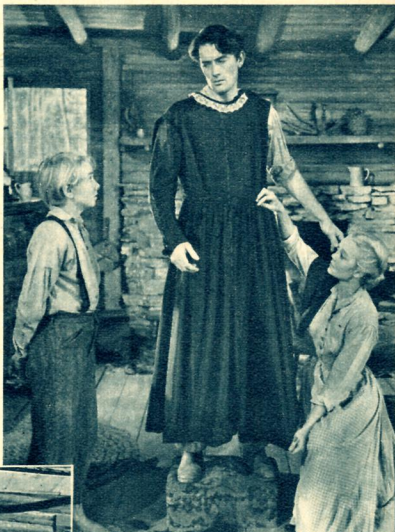
— A quoi penses-tu Jody ?



— Oui... Elle m'a sauvé la vie !  
 — *Pa*, tu te souviens de ce faon qu'elle avait ?  
 — Je m'en souviens.  
 — Il doit avoir très peur, tout seul. Et puis, il doit avoir faim.  
 — Oui, sans doute.  
 — Il se sent à l'abandon.  
 — Oui, peut-être.  
 — Il ne serait pas difficile à élever. Il se suffira bientôt à lui-même... Il vivra de feuillage... On lui enlève sa maman... il n'a rien fait de mal.  
 — Tu juges, en somme, que nous nous montrons ingrats envers lui ?  
 — *Pa*, tu veux que j'aïlle voir si je le trouve, et que je le ramène ?  
 — Sa dialectique avait vaincu. Il le comprit et ce fut toute sa gratitude qui s'exprima par cette seule syllabe exhalée :  
 — *Pa !*

Et Jody, telle une flèche qui va droit au but, Jody, qui n'ignorait rien des tours et des détours de la forêt, parvint à la clairière où le faon orphelin était resté couché.

Trop jeune pour se méfier, il ne résista pas quand ce petit d'homme s'approcha. Il ne songea pas, l'innocent enfantelet de la biche victime, que mieux eût valu peut-être mourir là, parmi les siens... Triomphant, Jody le rapporta dans ses bras. *Ma* ne cacha pas son mécontentement. Mais Penny, avec une fermeté inaccoutumée, avait imposé l'indésirable.



La patience de Penn à servir de mannequin...



Les Forrester apparaissent...

— Ory... Ce petit faon est le bienvenu ici. Il est à Jody. C'est son ami. On va l'élever sans lui reprocher ce qu'il boit ni ce qu'il mange.

Et *Ma* s'était inclinée.

Une vie merveilleuse commença pour Jody. Il n'était plus seul maintenant dans ses courses à travers bois. Cette « petite chose qui le suivrait partout » et qu'il avait tant désiré posséder, il l'avait, et si fidèle ! Avec son faon gracieux, il allait, de l'aube au dernier crépuscule, courant, roulant, riant. Un réciproque mimétisme se manifestait de l'un à l'autre. Le faon affectait des airs graves d'enfant précoce... Jody, sans le savoir, imitait l'allure légère, bondissante, aïlée de son compagnon. Parfois, ils rencontraient un troupeau de biches et de cerfs, et ceux-là les escortaient gambadant et s'enlevant eux aussi sans paraître toucher le sol... Mais, arrivée près du domaine des hommes; la troupe sylvestre faisait demi-tour. Ils avaient pris Jody pour un des leurs. Hélas ! il n'en était rien... Le plus expérimenté lançait au faon transfiguré un appel qui voulait le prémunir contre l'héritaire ennemi. Mais le faon ne comprenait pas. Son âme pure, que nulle pensée mauvaise n'avait déformée depuis qu'elle s'était exhalée de Dieu, ne concevait ni soupçon ni doute. Il aimait Jody et Jody l'aimait.

— Je vais te présenter à Fodderwing ! annonça un beau jour Jody, et le faon n'y vit aucun inconvénient.

Ils arrivèrent au bungalow des Forrester... Avant d'entrer, le petit garçon brossa le petit faon pour qu'il fût tout à fait à son avantage et il expliqua :

— Nous lui demanderons comment l'appeler. Il faut que tu aies un nom, tu comprends ? Fodderwing en trouvera sûrement un...

Mais... Comme tout était silencieux autour de la maison des Forrester ! Nul bruit de bataille. On ne hurlait pas. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Jody le sut dès que l'un des frères fut apparu sous l'auvent. Fodderwing n'était plus. Il avait rejoint les sylphes et les elfes. Oui, d'un bond, il s'était mêlé à eux.

chœur des anges.

— Veux-tu le voir ? Il t'aimait tant...

Et Jody sut ce qu'était la mort, rigide et froide.

— Moi qui venais lui demander un nom pour mon faon ! balbutia-t-il.

— Ce nom... il l'avait trouvé... Oui ! Il savait que tu avais un faon ! Il disait : « un faon à une sorte de fanion. Sa queue est comme un fanion... « Fanion le faon », ça sonne bien ?

..

Ah ! Pourquoi les enfants grandissent-ils ? Pourquoi les faons deviennent-ils des chevreuils ?

*Ma* ne permit plus à Jody de le coucher avec lui, et *pa* ne put qu'approuver cette sage décision, bien que, selon Jody, il était absolument inexact que son ami sentit fort... Heureusement ! Ils se retrouvaient dès l'aurore, et Jody faisait des projets.

— Un jour, nous choisirons une jolie biche. Elle sera ta femme et nous vivrons tous trois dans une cabane, près de la crique...

Fanion opinait de la tête et lui aussi, sans doute, imaginait la demeure de branchages, auprès de Jody et de la fine compagne agréée par tous deux.

La première catastrophe, ce fut l'affaire du tabac. Sou à sou, Penn et Ory avaient économisé pour pouvoir consacrer un rectangle de terre à la production d'un peu de tabac...

La vente du tabac devait permettre, enfin, la construction des puits, de ce puits auquel Ory n'osait plus croire. Le tabac germa, poussa... Ory commençait à sourire... Et... vous l'avez deviné ? Fanion saccagea la moisson promise... Penn ne le sacrifia pas encore. A défaut de tabac, on cultiverait du maïs... Les vertes feuilles soyeuses, déjà, frémissaient. La récolte serait importante. Enfin ! enfin ! Ory aurait son puits. Les matériaux achetés, il resterait même un bénéfice... Hélas ! Fanion, une nuit, mangea le maïs en herbe.

Ma, qu'on comble de la rancune, aurait voulu exterminer séance tenante l'animal. Penn ne pouvait que partager son désespoir et Jody, cette fois, eut bien du mal à l'empêcher :

— Il ne recommencera pas. Je m'en vais le punir, moi. Je le battraï, même ! Oui ! oui, je le battraï... Je l'attacheraï... Je lui lieraï les jambes.

Penn ne fut pas inflexible.

— Ecoute une minute, petit. Ce qui s'est passé ne doit pas se reproduire.

— Je le sais, pa.

— Ta mère et moi, on s'est mis d'accord sur un point. On va essayer encore un remède. Mais il va falloir travailler dur, et tout faire, hein !

Car Baxter était encore malade et retenu au lit.

— Oh ! pa... pa. Je ferai tout ce que tu veux. Je travailleraï. Oh ! tu ne le croiras pas.

Alors, son père expliqua :

— Tu vas aller tout de suite chercher le maïs qui reste dans la grange. Tu le planteras. Tu sais faire ça. Ensuite, tu suréléveras la barrière autour...

D'un cœur ardent, Jody se mit à l'œuvre. La somme de travail qu'il fournit fut aussi incroyable qu'il l'avait annoncé à son père. Ma, elle-même, fut émue... Comme, épuisé, il bandait encore et encore ses frères forces afin de soulever un rondin récalcitrant, elle vint l'aider... Récompensé de ses peines, il contempla l'enclos. Ah ! cette fois, il était bien tranquille. Fanion ne passerait pas...

Très surpris, Fanion, devant cet obstacle ! La nuit était venue. Il rôdait sous la lune... Quelle étrange chose les hommes avaient donc dressée là ? Par les interstices, Fanion apercevait un beau plant de fine verdure. Qu'il ferait bon s'y ébattre. Il faudrait découvrir une brèche assez grande... Il n'y en avait pas... Comme c'était curieux qu'on ne pût aller sans effort où l'on eût voulu... Il allait être obligé de sauter... Hop ! d'un bond souple, Fanion quitta terre pour retomber en plein paradis défendu.

#### Le crime de Fanion.



Harassé par sa rude journée, Jody dormait profondément. Ce dernier crime de Fanion fut sans merci. Jody le comprit. Cependant, il n'eût pas imaginé que pa pût lui ordonner sans faiblir.

— Je voudrais sauver ton chevreuil. Mais l'empêcher de nuire est impossible. Va avec lui dans la forêt. Attache-le à un arbre et tue-le.

— Oh ! oh ! pa... pa...

\*\*\*

Dans la forêt où ils avaient tant couru, le petit d'homme emmena l'innocent coupable. Il essaya de le perdre, de le chasser. Même, il l'agonit d'injures désespérées. Mais Fanion croyait à un jeu nouveau...

Brusquement, criant de chagrin, Jody reprit le chemin du retour, faisant des lacets, essayant de brouiller ses traces : mais Fanion, à peine distancé, le rattrapait...

— Pourquoi n'as-tu pas fait ce que je t'avais dit ? interrogea le père, navré, mais inflexible.

— C'était... trop dur... pa.

— Dis à ta mère de venir me parler et rentre dans ta chambre.

Incapable de penser, ahuri de fatigue et de douleur, Jody s'en fut... Il était écroulé sur son lit... sur ce lit autrefois partagé avec Fanion, quand le coup de feu retentit... il sut ce que cela signifiait et se précipita. Trop tard. Ma, le fusil fumant, s'appretait à épauler de nouveau, car Fanion n'était pas encore mort. Jody courut à son ami assassiné.

— Fanion ! C'est moi, Jody...

Penny, se soutenant mal, arrivait à son tour.

— Il faut l'achever, petit.

— Fanion... oh ! Fanion...

Le chevreuil eut pour le fils de la meurtrière un regard d'amour infini.

— Oh ! Fanion ! Tu souffres ?

Et, pour mettre fin à cette torture sans espoir, ce fut lui qui donna le coup de grâce.

Mais alors, tourné vers son père et sa mère :

— Je ne veux plus vous voir ! Je vous hais ! Je vous hais !

Et il prit sa course vers la forêt. Son père, impotent, ne pouvant que crier :

— Jody ! Jody !

Tandis que l'enfant en deuil hurlait sa peine démesurée :

— Fanion ! Fanion !

\*\*\*

Deux jours il erra dans la forêt... brisé par la marche et la faim, mais continuant sa fuite de somnambule.

Il arriva près du fleuve qui conduit à la mer. Une mauvaise embarcation flottait au fond de laquelle il se laissa choir évanoui, mais avec cette plainte aux lèvres qui est celle de tous les hommes frappés :

— Ma... oh ! ma...

Mais ma ne pouvait entendre. Des heures atroces se succédaient pour elle et pour Penn, et ils eurent tous deux mourir de bonheur quand, au soir du cinquième jour, la porte se rouvrit sur Jody, un Jody repentant et que le plus grand des hasards avait sauvé de la mort.

Les effusions passées, Penn parla, revint sur cette obligation inique de supprimer une vie pour conserver la sienne.

Jody ne protestait plus. Brusquement, il était devenu un homme. Il avait tué et il avait tué son amour.

Mais trop près encore du moment béni où le pont se franchit de notre monde épais à l'autre, il put goûter encore, pendant quelques nuits, le bonheur de rejoindre Fanion... et de revivre — en rêve ! — leurs courses vagabondes...

Nos lecteurs qui le désirent peuvent, en nous adressant une enveloppe timbrée à 15 francs, recevoir une réponse directe.



J'ai eu l'occasion de lire dernièrement quelques revues américaines. Il faut vous dire, mes bons amis, que je parle l'anglais à peu près comme une vache bretonne, et qu'à part les mots « biefsteack », « plum-pudding » et « chwing-gum », je n'y entends pas grand-chose. Pourtant, à force d'intuition et de passes mystiques, je suis parvenu à saisir le sens du « petit courrier » d'outre-Atlantique.

Et je me suis aperçu que les questions posées par les lecteurs se rapportaient surtout à des détails intimes de la vie privée des artistes. Les réponses, bien entendu, étaient du même ordre. Par exemple : « Oui, Tyrone Power aime les artichauts. Et il prend une douche glacée tous les matins. » Ou bien : « Marlene Dietrich ne porte jamais de soquettes blanches. Mais son chien adore le café au lait. »

J'exagère évidemment, mais c'est quand même un peu ça. Alors je me suis rendu compte que beaucoup de lecteurs étaient littéralement passionnés par ces détails, et que les préférences culinaires ou sportives de leurs vedettes les captivaient bien autrement que leur talent d'artiste ou les films qu'ils avaient tournés.

Je crois qu'en France on s'attache davantage aux questions de métier, et que la couleur des chaussettes ou le goût pour les mets épicés n'apparaissent pas comme les préoccupations essentielles des admirateurs.

Néanmoins, comme je suis assez porté sur le referendum, cela m'a donné l'idée de vous poser les questions suivantes :

Estimez-vous que la vie privée des artistes de cinéma est passionnante pour le public ? Préférez-vous les questions de

métier, ou bien désirez-vous connaître la vie sentimentale des vedettes ? Et, d'une façon plus générale, pensez-vous que la vie intime des stars doit être mise au grand jour, ou qu'elle doit demeurer un coin « secret » que le public n'a pas le droit de pénétrer ?

Partisans de la discrétion, ou de l'indiscrétion, à vos plumes ! Je suis certain que nos vedettes françaises prendront le plus grand plaisir à lire vos réponses, et qu'elles sauront ainsi ce qui vous intéresse le plus : l'histoire de leur carrière ou le nombre de leurs indigestions !

#### LE CAMERAMAN AMOUREUX.

##### Réponses aux lettres :

**HOLLYWOOD BLUE.** — « Pourriez-vous me donner quelques renseignements sur Tyrone Power ? Publierez-vous bientôt des films de cet artiste ? Je trouve votre collection superbe. J'achète régulièrement vos numéros, et j'attends le mardi avec impatience. »

Réponse. — Nous sommes heureux que notre Film Complet vous plaise, et vous remercions de vos compliments. En ce qui concerne Tyrone Power, vous savez certainement qu'après son divorce avec Annabella il a épousé tout récemment, en Italie, une ravissante artiste du nom de Linda Christian. Nous pensons publier des films de T. Power, mais nous ne pouvons encore vous dire lesquels. Nous avons déjà publié de lui *Le Fil du rasoir*, *Le Cygne noir* et *Arènes sanglantes*.

**Z. J., DE SOUSSE.** — « Je vous prie, une nouvelle fois, de bien vouloir me dire si vous avez les nos 1 à 30 du Film Complet et quelle somme il faut vous envoyer ? »

Réponse. — Je crois bien vous avoir déjà répondu à ce sujet. Oui, nous tenons les 30 numéros à votre disposition, contre la somme de

4 francs franco par numéro, sauf pour le no 2 (Untel père et fils), qui est de 8 francs.

**VIOLETTE.** — Cette gentille petite lectrice de treize ans nous dit qu'elle fait collection de photos d'artistes ; elle nous en cite plusieurs qu'elle désirerait avoir et ajoute : « Comment faire ? Je n'ose pas leur écrire, j'ai peur de paraître trop bête. Est-ce qu'Éliane Célys est française ? »

Réponse. — Mais non, chère petite amie, vous ne paraîtrez pas bête du tout en écrivant aux artistes, et ceux-ci seront, au contraire, touchés qu'une petite admiratrice de treize ans leur demande une photo. Prenez donc votre courage à deux mains, et faites de belles lettres, que vous nous enverrez, en timbrant les enveloppes et en y inscrivant le nom des artistes. Nous nous chargerons de les transmettre. Éliane Célys est française, mais son nom ne s'écrit pas « Sélis », comme vous semblez le croire.

**E. I. R. A. M.** — Ce pseudonyme en initiales cache une charmante lectrice de l'Eure qui nous écrit, fort intelligemment, ma foi : « Dans le Film Complet no 147, vous nous posez la question : des artistes jouant leur rôle et des artistes essentiellement naturels, et vous voulez connaître « Cameraman curieux », où va votre préférence. »

En vérité, tout dépend du point de vue où l'on se place. Pour que le cinéma soit bien équilibré, il faut, me semble-t-il, la même proportion de matérialisme que de rêve. La vie est dure ; le rêve, si on ne sait pas en faire une réalité, l'adoucit, l'embellit. Le matérialisme a du bon ; il nous montre la vie sous son aspect réel, vrai. On ne doit pas avoir peur de la vie telle qu'elle est de nos jours. Il m'est très agréable de voir à l'écran des artistes naturels, s'identifiant à leur personnage. Mais il ne me l'est pas moins d'y voir évoluer des artistes m'apportant, pour quelques heures, de cet « irréel » dont nous avons tous plus ou moins besoin, qui nous fait oublier nos soucis, reposer nos esprits.

Et maintenant, « Cameraman renigné », voulez-vous être assez gentil pour me dire ce que vous pensez de ma réponse ?

Réponse. — Ce que j'en pense, chère Eiram ? (mais au fait, ce pseudo n'est-il pas tout simplement l'anagramme de Marie ?) Je pense que votre réponse est très logique, et pleine d'esprit. En effet, il faut de tout pour faire un monde. Comme vous, j'ai mes heures de rêve et mes heures de réalisme. L'essentiel est que je trouve ce qu'il me faut au bon moment.

Attendez maintenant les réactions des autres correspondants. Toute opinion mérite d'être discutée, et la vôtre n'est pas de celles qui laissent indifférent.

**SUZANNE C...** — Le « Cameraman amoureux » peut-il me donner des renseignements sur Irène, Cordy ?

Réponse. — Avec plaisir, gentille Suzanne. Irène Corday est née en Savoie en 1916. C'est elle qui fut à l'écran la petite Saint-Thérèse de Lieux. Elle tourna ensuite *Premier de Corée* et *Les Ailes blanches*.

Oui, nous publierons *Le Secret de Mayerling* dans le Film Complet.

Le C. A.

(Toutes les réponses seront publiées dans le journal avec les initiales ou le pseudonyme du correspondant.)

## AMAIGRISSEMENT RAPIDE

Discret, efficace, sûr.  
**EMBOGATION DU DOCTEUR ARION**  
 En vente partout : 330 francs.  
 Docteur ARION, 33, fg Montmartre, Paris.

## HOROSCOPES

Pour recevoir discrètement votre HOROSCOPE d'essai, écrivez nom, prénom (à madame) donnez nom de moiselle, date naissance, adresse en joignant 50 fr. et une enveloppe timbrée à

## DJEMARO

Serv. D. W. 34, av. A.-France, Colombes (Seine).



**GRANDIR**  
 Gagnez 5, 10, 15 cm. et plus, grâce aux soins recueillis. Américain. Révolution de la science moderne. Augmentation Buste ou Jambes seules. Grand et fort avec système F. V. Bâtes. Enrouleuses. Résultat certain. Insoûc. rembour. Envoyez 760 fr ou demandez information illustrée gratuite. Direction: OLYMPIC 46 Bd Victor Hugo, 99, Nice.



## CHEVALIÈRE

DORÉE À L'OR FIN : 295 FR. SUPPLÉ-LUXE à 495 FRANCS  
 — Initiales : 30 francs. —

Modèle dame : 295 francs.

ALLIANCES dorées à l'or fin : 250 francs. Joindre un fil à la grosseur du doigt. Envoi contre remboursement. Frais 95 francs.

## ARÉOR

74, rue de la Folie-Méricourt. Service FC. 23. PARIS (11<sup>e</sup>).

## BONHEUR & FORTUNE

SONT DANS VOS CHEVEUX!  
 — Amour — Retour d'affection — Affaires —  
 L'ASTRO-RADIESTHOGRAFIE  
 fera vaincre toutes difficultés. Envoyez date naissance et (important) une petite mèche de cheveux, envel. timbr. et 150fr. "Prof. PAGLIO". Boite postale 97.17, Paris (17<sup>e</sup>). (Service X).



**GRANDIR**  
 DEVENIR ELEGANT, SVELTE, FORT  
 Envoi gratuit, s. p. le mardi - 2 timb. francs  
 Ecrire Dr de l'INSTITUT MODERNE  
 N° 95 LA ROCHE (Meuse-Savoie) France

Vous pourrez lire dans le n° 162 du

## FILM COMPLET



EN VENTE PARTOUT  
 16 pages — 8 francs

## VOUS AVEZ DU GOUT

Apprenez à vous HABILLER vous-mêmes, en suivant les

## COURS DE COUPE DE LA FEMME DE FRANCE

43, r. de Dunkerque, PARIS (X<sup>e</sup>).  
 Téléphone : TRUDAINE 09-94.

Vente de mannequins haute couture.

## POURQUOI ne réussiriez-vous pas ?

Demandez au Professeur ANDRIEU (serv. P. C. 41) 8, rue des Salèques, TOULOUSE, une analyse détaillée de vos moyens de réussite (amour, affaires, etc.). Joignez : date de naissance, enveloppe timbr. avec adresse, et 30 fr.



en T.-F. pour frais.  
 Prix de l'analyse : 150 fr. MAIS N'ENVOYER PAS D'ARGENT. Paiement seulement si satisfaction.



**ARIANE** voit juste, (3 à 6 h.). 79, Bd Montparnasse. Horoscope-Guide : date naiss., 100 fr.

## ENCORE DES AVENTURES FORMIDABLES !

dans le n° 13, qui vient de paraître... du **JOURNAL DES PIEDS NICKELÉS**



où le célèbre trio poursuit d'audacieuses aventures.  
 32 pages, dont 16 en couleurs.  
 EN VENTE PARTOUT : 20 francs.

## FILM COMPLET

16 PAGES 8 FRANCS  
 outre les numéros de 1 à 111, qu'il peut vous procurer, vous présente ses derniers numéros parus :

- Numéros à 4 francs.
- 112. — La couleur qui tue.
  - 113. — Nouvelle-Orléans.
  - 114. — Singapour.
  - 115. — Les grandes espérances.
  - 116. — Le mystère du château maudit.
  - 117. — La grande aurore.
  - 118. — Les écumeurs.
  - 119. — Ma femme et ses flirts.
  - 120. — La poursuite infernale.
  - 121. — Une mort sans importance.
  - 122. — La dame de l'Ouest.
  - 123. — La dangereuse aventure.
  - 124. — Le village perdu.
  - 125. — Le pont des soupirs.

- Numéros à 5 francs.
- 126. — Monte-Cassino.
  - 127. — La seconde M<sup>me</sup> Carrol.
  - 128. — La falaise mystérieuse.
  - 129. — Par la Porte d'Or.
  - 130. — L'amant sans visage.
  - 131. — Mabok, l'épéchant du diable.
  - 132. — Le diable soufflé.
  - 133. — Le septième voile.
  - 134. — Aventure à deux.
  - 135. — Le masque aux yeux verts.
  - 136. — L'amour cherche un toit.
  - 137. — Le clé de verre.
  - 138. — Les mystères de Paris.
  - 139. — Jalouisie.
  - 140. — Recherché pour meurtre.
  - 141. — Miranda.

- Numéros à 8 francs.
- 142. — Hamlet. — Quatre flirts et un cour.
  - 143. — Trois garçons, une fille. — Jusqu'à ce que mort s'ensuive.
  - 144. — Dédé d'Anvers. — Au pays du rythme.
  - 145. — La cité sans voiles. — Carnegie Hall.
  - 146. — Espions sur la Tamise. — La reine de l'argent.
  - 147. — La furie du désert. — A cor et à cri.
  - 148. — La brune de mes rêves. — Cavalier du Kansans.
  - 149. — En route vers Zanzibar. — Le sercier noir.
  - 150. — Bandits de grands chemins. — Le Docteur et son Toubib.
  - 151. — La vallée de la peur. — Un cœur pris au piège.
  - 152. — L'homme aux lunettes d'écaille. — Miracle au village.
  - 153. — Boule de feu. — L'homme d'octobre.
  - 154. — La piste de Santa-Fé. — Pas d'orchidées pour Miss Blandish.
  - 155. — La voleuse. — Narcisse noir.
  - 156. — La mélodie du bonheur. — L'homme au masque de fer.
  - 157. — Le fiancé de ma fiancée. — Confession dans la nuit.
  - 158. — Le chapelier et son château. — Fritons d'amour.
  - 159. — Le pain des pauvres. — Arc de Triomphe.
  - 160. — Les folles héritières. — L'échafaud peut attendre.

## FILM COMPLET

43, rue de Dunkerque, PARIS (X<sup>e</sup>).  
 Chaque numéro est envoyé franco contre la somme de 4, 5, ou 8 francs.  
 Aucun envoi contre remboursement.